

## Parcours n° 2 : autour de la représentation de la figure féminine

### 1) *La littérature médiévale*

1. Maurice Scève, Blason du Sourcil
2. Maurice Scève, Blason du Front
3. Clément Marot, Epigrammes, « D'Anne qui lui jeta de la neige »

### 2) *Renaissance*

4. Ronsard, Continuation des Amours, « Marie, vous avés la joue... »
5. Ronsard, « Mignonne allons voir si la rose.. »

### 3) *Le Classicisme*

6. Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves

### 4) *Le siècle des Lumières*

7. Choderlos de Laclos, Les liaisons dangereuses, Lettre 81

### 5) *Le Pré-Romantisme*

8. document iconographique : Atala au tombeau, Girodet de Roussy (1808)

### 6) *Le Romantisme*

9. Balzac, Le Lys dans la vallée, la rencontre avec Mme de Mortsauf

### 7) *Réalisme et Naturalisme*

10. Flaubert, Madame Bovary, chapitre 2

### 8) *La poésie de la modernité*

11. Baudelaire, Les Fleurs du Mal, « Le serpent qui danse »
12. Baudelaire, Les Fleurs du Mal, « A une passante »
13. Baudelaire, Le Spleen de Paris, « Un hémisphère dans une chevelure »
14. Verlaine, Poèmes Saturniens, « Mon rêve familial »

### 9) *La recherche de nouvelles formes d'expression*

15. Proust, La Prisonnière, première partie
16. Apollinaire, Poèmes à Lou
17. Breton, L'Union Libre, « Ma femme »
18. Eluard, Capitale de la douleur, « La courbe de tes yeux »
19. Eluard, Le Temps déborde, « Notre vie »
20. Aragon, Aurélien, incipit
21. Queneau, L'instant fatal, « Si tu t'imagines... »
22. Senghor, « Femme noire »
23. Tahar Ben Jelloun, L'enfant de sable, « la naissance »

24. Brassens, « Je me suis fait tout'petit » et/ou « Le blason »
25. Bénabar, « Y'a une fille qu'habite chez moi »

Quelques textes italiens : Dante, Tanto gentile et tanto onesta pare, Petrarca, Erano i capei d'oro a l'aura sparsi, Ariosto, il ritratto di Alcina, Canto VII Orlando Furioso, Verga, La lupa, Modigliani : la femme à la cravatte

Sourcil tractif en voûte fléchissant  
Trop plus qu'ébène, ou jayet noircissant.  
Haut forjeté pour ombrager les yeux,  
Quand ils font signe ou de mort, ou de mieux.  
Sourcil qui rend peureux les plus hardis,  
Et courageux les plus accouardis.  
Sourcil qui fait l'air clair obscur soudain,  
Quand il froncit par ire, ou par dédain,  
Et puis le rend serein, clair et joyeux  
Quand il est doux, plaisant et gracieux.  
Sourcil qui chasse et provoque les nues  
Selon que sont ses archées tenues.  
Sourcil assis au lieu haut pour enseigne,  
Par qui le cœur son vouloir nous enseigne,  
Nous découvrant sa profonde pensée,  
Ou soit de paix, ou de guerre offensée.  
Sourcil, non pas sourcil, mais un sous-ciel  
Qui est le dixième et superficiel,  
Où l'on peut voir deux étoiles ardentes,  
Lesquelles sont de son arc dépendantes,  
Étincelant plus souvent et plus clair  
Qu'en été chaud un bien soudain éclair.  
Sourcil qui fait mon espoir prospérer,  
Et tout à coup me fait désespérer.  
Sourcil sur qui amour prit le pourtrait  
Et le patron de son arc, qui attrait  
Hommes et Dieux à son obéissance,  
Par triste mort et douce jouissance.  
Ô sourcil brun, sous tes noires ténèbres  
J'ensevelis en désirs trop funèbres  
Ma liberté et ma dolente vie,  
Qui doucement par toi me fut ravie.

Maurice Scève, *Blason du Sourcil* 1536

## Blason du Front

Front large et haut, front patent et ouvert,  
Plat et uni, des beaux cheveux couvert :  
Front qui est clair et serein firmament  
Du petit monde, et par son mouvement  
Est gouverné le demeurant du corps :  
Et à son désir sont les membres concors :  
Lequel je vois être troublé par nues,  
Multipliant ses rides très-menues,  
Et du côté qui se présente à l'oeil  
Semble que là se lève le soleil.  
Front élevé sur cette sphère ronde,  
Où tout engin et tout savoir abonde.  
Front révééré, Front qui le corps surmonte  
Comme celui qui ne craint rien, fors honte.  
Front apparent, afin qu'on pût mieux lire  
Les lois qu'amour voulut en lui écrire,  
Ô front, tu es une table d'attente  
Où ma vie est, et ma mort très-patente!

(Maurice Scève, 1536)

# Clément Marot

## Épigrammes, 1538



Biographie  
p. 671



Histoire littéraire  
p. 380



Repères historiques  
p. 28



À l'origine, une épigramme est une inscription sur un monument avant de devenir, au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un genre poétique à part entière. Constituée de huit à dix vers, elle s'achève sur une « pointe », un « effet », tendre parfois, piquant souvent. Marot dédie cette épigramme à Anne d'Alençon, qu'il aime.



Macrino D'ALBA (vers 1460-1520),  
Portrait d'Anne d'Alençon, vers 1520,  
tempera sur panneau, 15 x 19 cm  
(Santuario dell'Assunta, Guardia Sanframondi).

### D'Anne qui lui jeta de la neige

- 1 Anne (par jeu) me jeta de la neige,  
Que je cuidois<sup>1</sup> froide certainement ;  
Mais c'était feu ; l'expérience en ai-je,  
Car embrasé je fus soudainement.
- 5 Puisque le feu loge secrètement  
Dedans la neige, où trouverai-je place  
Pour n'ardre<sup>2</sup> point ? Anne, ta seule grâce  
Éteindre peut le feu que je sens bien,  
Non point par eau, par neige, ni par glace,
- 10 Mais par sentir un feu pareil au mien.

C. MAROT, *Épigrammes*, I, 24, 1538.

1. Prononcer  
« cuidais ».  
Croyais.
2. Brûler.  
« Où trouverai-je  
un endroit où  
je ne brûle pas ? »

### « Jouer avec la neige, jouer avec le feu »

#### LECTURE

- 1 À quel jeu Anne s'est-elle livrée ? Montrez que le poète répond à sa plaisanterie par un jeu littéraire dont il maîtrise les codes.
- 2 L'aspect ludique du dizain interdit-il l'intensité de l'amour ? Répondez en commentant le vers que vous jugez le plus expressif.
- 3 Quels vers donnent au feu et à la neige leur sens propre ? À quel moment glisse-t-on vers un sens métonymique ? Quel est l'effet produit ?

- 4 Sur quel paradoxe la pointe de ce dizain repose-t-elle ?

#### VERS LE BAC

##### Question sur un corpus

Comment Marot et Louise Labé (p. 386) établissent-ils un parallèle entre le feu et l'amour ?

- 🔍 Fiche 9 Répondre à une question sur un corpus

Marie, vous avés la joue aussi vermeille,  
Qu'une rose de Mai, vous avés les cheveux,  
De couleur châtaigne, entrefrisés de neus,  
Gentement tortillés tout-au-tour de l'oreille.

Quand vous estiés petite, une mignarde abeille  
Dans vos lèvres forma son dous miel savoureux,  
Amour laissa ses traits dans vos yeus rigoureux,  
Pithon vous fait la vois à nulle autre pareille.

Vous avés les tétins comme deus mons de lait,  
Caillé bien blanchement sus du jonc nouvelet  
Qu'une jeune pucelle au mois de Juin façonne :

De Junon sont vos bras, des Graces votre sein,  
Vous avés de l'Aurore & le front, & la main,  
Mais vous avés le coeur d'une fière lionne.

**Ronsard,  
Continuation des Amours,  
Sonnet X, 1555**

**Pierre DE RONSARD, Les Odes (1550-1552)**  
**« Mignonne, allons voir si la rose »**

*A Cassandre*

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au Soleil,  
A point perdu cette vesprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au votre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place  
Las ! las ses beautés laissé choir !  
Ô vraiment marâtre Nature,  
Puis qu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez votre jeunesse :  
Comme à ceste fleur la vieillesse  
Fera ternir votre beauté.

« Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le Vidame de Chartres et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. »

*La Princesse de Clèves*, Madame de la Fayette, 1678.

# Pierre CHODERLOS de LACLOS

## Les Liaisons dangereuses (1782)

11.7

Dans le contexte du Siècle des lumières, époque d'émancipation aussi bien intellectuelle que morale pour la haute société, *Les Liaisons dangereuses* est un roman par lettres rassemblant de multiples correspondances imaginaires parmi lesquelles dominent celles de la marquise de Merteuil et du vicomte de Valmont. Ces deux personnages libertins échangent sur leur manière de séduire leurs proies inexpérimentées ou vertueuses. Dans la lettre LXXXI, la marquise, piquée au vif par le vicomte qui prétend lui apprendre comment se comporter avec un homme manipulateur qu'elle convoite, lui explique comment elle a appris à tromper son entourage.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées<sup>1</sup> ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein<sup>2</sup> : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage<sup>3</sup>.

1. Ces femmes qui agissent sans réfléchir et que Valmont se vante de pouvoir rendre adultères.

2. Volontairement.

3. Ma propre création.

4. En société.

5. Femme non mariée.

6. Qui m'intéressaient.

7. Admiré.

Entrée dans le monde<sup>4</sup> dans le temps où, fille<sup>5</sup> encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait à me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ; forcée souvent de cacher les objets de mon attention<sup>6</sup> aux yeux de ceux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué<sup>7</sup> si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure.

Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité<sup>8</sup>, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre, sur ma physionomie<sup>9</sup>, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir<sup>10</sup> ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer<sup>11</sup>, je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir.

Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier<sup>12</sup> entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

8. Tranquillité.

9. Mon apparence.

10. Me l'enlever.

11. De ne plus laisser deviner mes pensées, mes intentions.

12. Avoir confiance.

Lettre LXXXI, la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont (extrait).

### LECTURE ANALYTIQUE

#### Première lecture

1. Quelle volonté anime la marquise dès le premier paragraphe ? Quelle est la valeur des interrogations ?
2. Que développe la lettre à partir du deuxième paragraphe ? Quelle est la fonction de cette partie du texte par rapport au premier paragraphe ?

#### Mise au point

3. Quel pronom ouvre l'essentiel des propositions ? Sur quoi ce procédé permet-il d'insister ?

#### Analyse

4. Sur quelles oppositions le premier paragraphe est-il fondé ? Qu'entend signifier ainsi la marquise ?
5. Qui est désigné par le pronom *on* dans le deuxième paragraphe ? Que révèle cet emploi au sujet de la façon de considérer les femmes à cette époque ?
6. Quelle est la fonction grammaticale de *me* dans la proposition *Je me suis travaillée* (l. 18) ? Quelle est la technique mise au point par la marquise ?
7. Relevez la métaphore du quatrième paragraphe. Quelle image donne-t-elle de la marquise ?

→ p. 384 : LES FIGURES DE RHÉTORIQUE





Atala au Tombeau , Girodet de Roussy (1808).

Balzac, Le Lys dans la vallée, la rencontre avec Mme Mortsauf

Puis tout à coup je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs, et les combler en me jetant au coeur de la Royauté. Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très grimaud et ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel nous oblige une foule, un officier marcha sur mes pieds gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin au bout d'une banquette abandonnée, où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui sourdirent en mon coeur.

Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies: le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère, et je baisai toutes ces épaules en y roulant ma tête. Cette femme poussa un cri perçant, que la musique empêcha d'entendre; elle se retourna, me vit et me dit: "Monsieur?" Ah! si elle avait dit: "Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc?" je l'aurais tuée peut-être mais à ce monsieur! des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. Le pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie quand elle en est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position; alors seulement je compris que j'étais fagoté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant la pomme que je venais de voler, gardant sur mes lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux. Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du coeur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue. Je revins me coucher métamorphosé.

n° 10

Une jeune femme, en robe de mérinos bleu garnie de trois volants, vint sur le seuil de la maison pour recevoir M. Bovary, qu'elle fit entrer dans la cuisine, où flambait un grand feu. [...] Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles. Ils étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amande. Sa main pourtant n'était pas belle, point assez pâle peut-être, et un peu sèche aux phalanges ; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours. Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux ; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide. [...] Ses talons hauts la grandissaient un peu, et, quand elle marchait devant lui, les semelles de bois, se relevant vite, claquaient avec un bruit sec contre le cuir de la bottine. [...] Le grand air l'entourait, levant pêle-mêle

les petits cheveux follets de sa nuque, ou secouant sur sa hanche les cordons de son tablier, qui se tortillaient comme des banderoles.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, chapitre 2, 1856

## Le serpent qui danse

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoffe vacillante,  
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde  
Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.

Tes yeux où rien ne se révèle  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêlent  
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,  
Belle d'abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse  
Ta tête d'enfant  
Se balance avec la mollesse  
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte  
Des glaciers grondants,  
Quand l'eau de ta bouche remonte  
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de bohême,  
Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
D'étoiles mon cœur !

*Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal*

# À une passante

Huitième poème des Tableaux parisiens, « À une passante » est d'abord publié dans la revue L'Artiste en 1860, puis, l'année suivante, dans la seconde édition des Fleurs Mal. Baudelaire joue avec la forme du sonnet pour dire la beauté moderne : un écourté avant la nuit, une brève rencontre et puis l'absence.

Gustav KLIMT (1862-1918),  
Femme au chapeau et boa de plumes, 1909,  
huile sur toile, 69 x 75 cm  
(Österreichische Galerie Belvedere, Vienne).



## LECTURE

- 1 Donnez un titre à chaque strophe. Vos intuitions traduiront l'opposition entre les quatrains et les tercets.
- 2 Montrez que le sonnet fait de l'apparition féminine un coup de théâtre. Vous analyserez le passé simple, les enjambements et diérèses des vers 2 à 5.
- 3 Quelles images traduisent l'intensité et la fugacité de la rencontre précédant l'absence ?
- 4 Où le poète et la femme se reverront-ils ? Commentez le vers 11.

## HISTOIRE DES ARTS

Comparez l'image de la femme dans le tableau de Klimt et les poèmes de Baudelaire.

1 La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston<sup>1</sup> et l'ourlet ;

5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide<sup>2</sup> où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté  
10 Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peu  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

C. BAUDELAIRE, « À une p  
Les Fleurs du Mal, seconde édit

1. Broderie.  
2. De la couleur du plomb, entre le bleu et le noir.

## Un hémisphère dans une chevelure

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois! tout ce que je sens! tout ce que j'entends dans tes-cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

*Charles Baudelaire - Le Spleen de Paris*

# Paul Verlaine

## Poèmes Saturniens, 1866

n°14



Biographie  
p. 671

Histoire littéraire  
p. 422

Repères historiques  
p. 34

Les premiers poèmes de Verlaine sont placés sous le signe de Saturne, dieu sombre et mélancolique. Verlaine, encore marqué par le désir de beauté formelle du Parnasse, fait de ce poème un chant nostalgique, pleurant un passé sans doute plus rêvé que vécu.

### Mon rêve familial

1 Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

5 Car elle me comprend, et mon cœur transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore.

10 Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

P. VERLAINE, « Mon rêve familial », *Poèmes Saturniens*, 1866



Constantin BRANCUSI  
(1876-1957), *Muse endormie*,  
1910, bronze, 16 x 25 x 18 cm  
(Musée national  
d'Art moderne, Paris)

## Entre présence et absence

### LECTURE

#### Entre présence et absence

- Commentez le titre et le premier vers : dans quel univers le poète nous emmène-t-il ?
- Quels rôles traditionnellement dévolus à la Muse trouvez-vous dans ce sonnet ?
- Analysez la ponctuation et les assonances du vers 13 : comment le souvenir de la voix revient-il peu à peu ?
- Expliquez les comparaisons des quatre derniers vers. Cette femme est-elle présente ou absente ? Argumentez.
- Comment la répétition du verbe « aimer », dans le premier quatrain, souligne-t-elle la réciprocité de l'amour ?
- Lisez le poème à haute voix, sans oublier les liaisons, la diérèse et le rythme irrégulier du vers 7 : comment la poésie sublime-t-elle la douceur féminine ?
- RECHERCHE** Quel est le sens premier du mot « charme » ? En vous appuyant sur les questions 5 et 6, expliquez, en une brève synthèse, ce qui confère au poème son pouvoir d'incantation.

### HISTOIRE DES ARTS

La muse de Brancusi représente le visage d'une femme plongée dans le sommeil, aux traits à demi effacés. Pourquoi cette statue est-elle en accord avec le poème ?

### ÉCRITURE

#### Vers le commentaire

« De la musique avant toute chose » (Verlaine, *Art poétique*) : écrivez l'introduction du commentaire en y intégrant cette citation. Puis élaborer un plan tenant compte de la musicalité du poème.

### VERS LE BAC

#### Invention

Choisissez dans la séquence un tableau représentant un portrait de femme. Écrivez un poème en prose célébrant sa beauté ou son mystère.

- Fiche 11 Comprendre un sujet d'écriture d'invention

Proust, *La Prisonnière*, première partie

Quelquefois, en effet, quand je me levais pour aller chercher un livre dans le cabinet de mon père, mon amie, m'ayant demandé la permission de s'étendre pendant ce temps-là, était si fatiguée par la longue randonnée du matin et de l'après-midi au grand air que, même si je n'étais resté qu'un instant hors de ma chambre, en y rentrant, je trouvais Albertine endormie et ne la réveillais pas.

Étendue de la tête aux pieds sur mon lit, dans une attitude d'un naturel qu'on n'aurait pu inventer, je lui trouvais l'air d'une longue tige en fleur qu'on aurait disposée là, et c'était ainsi en effet : le pouvoir de rêver, que je n'avais qu'en son absence, je le retrouvais à ces instants auprès d'elle, comme si, en dormant, elle était devenue une plante.

Par là, son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas. Présente, je lui parlais, mais j'étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser. Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, je n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même.

En fermant les yeux, en perdant la conscience, Albertine avait dépouillé, l'un après l'autre, ses différents caractères d'humanité qui m'avaient déçu depuis le jour où j'avais fait sa connaissance. Elle n'était plus animée que de la vie inconsciente des végétaux, des arbres, vie plus différente de la mienne, plus étrange, et qui cependant m'appartenait davantage. Son moi ne s'échappait pas à tous moments, comme quand nous causions, par les issues de la pensée inavouée et du regard. Elle avait rappelé à soi tout ce qui d'elle était au dehors ; elle s'était réfugiée, enclose, résumée, dans son corps. En le tenant sous mon regard, dans mes mains, j'avais cette impression de la posséder tout entière que je n'avais pas quand elle était réveillée. Sa vie m'était soumise, exhalait vers moi son léger souffle. J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse, douce comme un zéphir marin, féérique comme ce clair de lune, qu'était son sommeil. Tant qu'il persistait, je pouvais rêver à elle, et pourtant la regarder, et quand ce sommeil devenait plus profond, la toucher, l'embrasser. Ce que j'éprouvais alors, c'était un amour devant quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel dans sa sensibilité, d'aussi mystérieux que si j'avais été devant les créatures inanimées que sont les beautés de la nature.

Et, en effet, dès qu'elle dormait un peu profondément, elle cessait seulement d'être la plante qu'elle avait été ; son sommeil, au bord duquel je rêvais, avec une fraîche volupté dont je ne me fusse jamais lassé et que j'eusse pu goûter indéfiniment, c'était pour moi tout un paysage. Son sommeil mettait à mes côtés quelque chose d'aussi calme, d'aussi sensuellement délicieux que ces nuits de pleine lune dans la baie de Balbec devenue douce comme un lac, où les branches bougent à peine, où, étendu sur le sable, l'on écouterait sans fin se briser le reflux



# Guillaume Apollinaire

## Poèmes à Lou, 1955



Biographie  
p. 671

Histoire littéraire  
p. 454

Repères historiques  
p. 36

### Texte 1

Les Poèmes à Lou, écrits pendant la première guerre mondiale, furent publiés en 1955. Ils célèbrent le nom de l'absente avec une grande inventivité.

La nuit descend  
On y pressent  
Un long destin de sang

Guillaume APOLLINAIRE, extrait de « Si je mourais là-bas... », 1915, dans *Poèmes à Lou*, © Éditions Gallimard, 1955.

### Texte 2

Le mot « calligramme » est un néologisme, forgé par Apollinaire à partir des mots « calligraphie » et « idéogramme ». Il désigne un poème dont les mots forment un dessin, ici en lien intime avec Lou, trop loin de lui.



- 1 Reconnais-toi  
Cette adorable personne c'est toi  
Sous le grand chapeau canotier  
Œil
- 5 Nez  
La bouche  
Voici l'ovale de ta figure  
Ton cou exquis
- 10 Voici enfin l'imparfaite image de ton buste adoré  
vu comme à travers un nuage  
Un peu plus bas c'est ton cœur qui bat

G. APOLLINAIRE, « Reconnais-toi »,  
Poème du 9 février 1915, *Poèmes à Lou*,  
© Éditions Gallimard, 1955.



Louise de Coligny,  
dite « Lou ».

Guillaume APOLLINAIRE,  
Poème du 9 février 1915, *Poèmes à Lou*,  
© Éditions Gallimard, 1955.

## Poésie simultanée

### LECTURE

1 Caractérissez l'écriture qu'Apollinaire invente pour donner à ses poèmes la forme et le nom de l'aimée. Vous commenterez la multiplicité des sens de lecture.

2 TEXTE 2 Quelles parties du corps les mots-images célèbrent-ils avec netteté ? Avec flou ? Comment les mots de l'amour font-ils apparaître le visage de l'aimée ?

3 TEXTE 1 Comment le nom de Lou est-il lié à la violence du monde ? Pourquoi l'amour et la mort sont-ils réunis

dans ce jeu littéraire ? Vous lirez la biographie du poète pour répondre.

### VERS LE BAC

#### Dissertation

La poésie amoureuse a-t-elle uniquement pour fonction de magnifier et réinventer la femme aimée ? Vous illustrerez votre propos avec des textes de la séquence.

📌 Fiche 17 Comprendre un sujet de dissertation

## L'UNION LIBRE

*L'Union libre*, recueil publié en 1931, constitue la réponse personnelle de Breton à une grande enquête sur l'amour, lancée à ce moment-là par la revue du mouvement, *La Révolution Surréaliste*. L'idée centrale du recueil est de rappeler que, avant tout mouvement de sublimation créatrice, la dynamique de l'amour repose sur le désir, qui prend force et vie dans l'érotisme ; Breton rassemble dès lors des poèmes qui célèbrent le corps de la femme, sa puissance charnelle et sa capacité d'ivresse infinie.

1. lampi di calore
2. clessidra
3. lontra
4. coccarda
5. rondine
6. ardesia
7. vapore
8. fiammiferi
9. fieno
10. ascelle
11. martora
12. faggiolo (frutti del faggio)
13. ligustro
14. specie di pesci tropicali
15. chiusa
16. midollo di sambuco
17. calafati (operai specializzati nel calafataggio delle navi)
18. ornato di perle (neologismo)
19. monticello di terra sollevata dalla talpa
20. crogiolo
21. rugiada

## Ma femme

*Le poème Ma femme est construit sur le principe d'une forme très ancienne, le "blason", à la mode parmi les poètes français au début du XVI<sup>e</sup> siècle: il s'agit de décrire et de célébrer, dans un court poème, une partie du corps féminin ; parmi les blasons les plus célèbres, il y a le Blason du Sourcil (1536) de Maurice Scève ou encore le Blason du Beau Tétin (1535) de Clément Marot. Mais Breton transforme profondément la tradition, tout d'abord en célébrant par son poème l'ensemble du corps de la femme, mais surtout en fondant sa célébration sur le pouvoir surprenant de l'image surréaliste.*

- Ma femme à la chevelure de feu de bois  
 Aux pensées d'éclairs de chaleur<sup>1</sup>  
 À la taille de sablier<sup>2</sup>  
 Ma femme à la taille de loutre<sup>3</sup> entre les dents du tigre  
 5 Ma femme à la bouche de cocarde<sup>4</sup> et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur  
 Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche  
 À la langue d'ambre et de verre frottés  
 Ma femme à la langue d'hostie poignardée  
 À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux  
 10 À la langue de pierre incroyable  
 Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant  
 Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle<sup>5</sup>  
 Ma femme aux tempes d'ardoise<sup>6</sup> de toit de serre  
 Et de buée<sup>7</sup> aux vitres  
 15 Ma femme aux épaules de champagne  
 Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace  
 Ma femme aux poignets d'allumettes<sup>8</sup>  
 Ma femme aux doigts de hasard et d'as de coeur  
 Aux doigts de foin<sup>9</sup> coupé  
 20 Ma femme aux aisselles<sup>10</sup> de martre<sup>11</sup> et de fênes<sup>12</sup>  
 De nuit de la Saint-Jean  
 De troène<sup>13</sup> et de nid de scalares<sup>14</sup>  
 Aux bras d'écume de mer et d'écluse<sup>15</sup>  
 Et de mélange du blé et du moulin  
 25 Ma femme aux jambes de fusée  
 Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir  
 Ma femme aux mollets de moelle de sureau<sup>16</sup>  
 Ma femme aux pieds d'initiales  
 Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats<sup>17</sup> qui boivent  
 30 Ma femme au cou d'orge imperlé<sup>18</sup>  
 Ma femme à la gorge de Val d'or  
 De rendez-vous dans le lit même du torrent  
 Aux seins de nuit  
 Ma femme aux seins de taupinière<sup>19</sup> marine  
 35 Ma femme aux seins de creuset<sup>20</sup> du rubis  
 Aux seins de spectre de la rose sous la rosée<sup>21</sup>  
 Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours  
 Au ventre de griffe géante  
 Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical  
 40 Au dos de vif-argent

## 5. La révolution surréaliste

0.17

- 22. navicella
- 23. lucide
- 24. natiche
- 25. gladiolo
- 26. giacimento aurifero

Au dos de lumière  
À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée  
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire  
Ma femme aux hanches de nacelle<sup>22</sup>  
45 Aux hanches de lustre<sup>23</sup> et de pennes de flèche  
Et de tiges de plumes de paon blanc  
De balance insensible  
Ma femme aux fesses<sup>24</sup> de grès et d'amiante  
Ma femme aux fesses de dos de cygne  
50 Ma femme aux fesses de printemps  
Au sexe de glaieul<sup>25</sup>  
Ma femme au sexe de placer<sup>26</sup> et d'ornithorynque  
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens  
Ma femme au sexe de miroir  
55 Ma femme aux yeux pleins de larmes  
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée  
Ma femme aux yeux de savane  
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison  
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache  
60 Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu

### ANALYSE DU TEXTE

- 1 **Dégage la structure syntaxique de la phrase de base de ce poème et ses variations. Quel est l'effet sonore provoqué par la répétition de la même structure ?**
- 2 **Compare les phrases suivantes : est-ce qu'elles produisent le même effet selon toi ? Pourquoi ?**
  - un garçon blond
  - un garçon à la chevelure blonde
  - un garçon à la chevelure de blé doré
- 3 **Montre maintenant comment les éléments de la structure syntaxique que tu as observée correspondent aux éléments de la métaphore (comparé / comparant).**
- 4 **Classe les comparants du poème :**
  - a. objets / éléments fabriqués par l'homme : .....
  - b. éléments du monde animal : .....
  - c. éléments du monde végétal : .....
  - d. éléments du monde minéral : .....
  - e. éléments cosmiques : .....
- 5 **Quelle vision de la femme veut selon toi donner le poète en choisissant ce procédé ?**
- 6 **Observe maintenant l'ordre dans lequel se fait la description de la femme : est-ce que tu peux trouver une logique à la succession des parties du corps ? Est-ce que c'est la logique la plus courante dans les textes qui décrivent une personne ?**
- 7 **Choisis deux ou trois images qui te paraissent particulièrement frappantes et explique en quoi elles illustrent la définition donnée par Breton de l'image surréaliste (cf. p. 363).**

# Paul Éluard

## Capitale de la douleur, 1926



Biographie  
p. 671



Histoire littéraire  
p. 454

Repères historiques  
p. 36



Au XVI<sup>e</sup> siècle, le blason, poème rimé célébrant une partie du corps aimé, devient très à la mode. Ce jeu littéraire et amoureux peut être élogieux, érotique ou humoristique. Quand il se fait moqueur, il devient contre-blason. Éluard le réinvente pour évoquer sa muse, sa femme, Helena Diakonova, qu'il surnomme Gala.

### La courbe de tes yeux...

- 1 La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,  
Un rond de danse et de douceur,  
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,  
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu  
5 C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

- Feuilles de jour et mousse de rosée,  
Roseaux du vent, sourires parfumés,  
Ailes couvrant le monde de lumière,  
Bateaux chargés du ciel et de la mer,  
10 Chasseurs des bruits et sources des couleurs

- Parfums éclos d'une couvée d'aurores  
Qui gît toujours sur la paille des astres,  
Comme le jour dépend de l'innocence  
Le monde entier dépend de tes yeux purs  
15 Et tout mon sang coule dans leurs regards.

P. ÉLUARD, « La courbe de tes yeux »,  
*Capitale de la douleur*,  
© Éditions Poésie Gallimard, 1926.



Wanda WULZ (1903-1984),  
*Io + Gatto*, 1932, photographie  
(Museo di Storia della Fotografia  
Fratelli Alinari, Florence).

## Un blason de l'œil surréaliste

### LECTURE

#### La courbe de tes yeux

- 1 Montrez que le premier poème est un blason de l'œil (lexique de l'œil, formes circulaires).
- 2 Étudiez comment la courbe des yeux devient progressivement une ronde faisant le tour du monde.
- 3 Comment la description métaphorique de l'œil s'élargit-elle au cosmos ? Pourquoi peut-on parler d'écriture surréaliste ?

### VERS LE BAC

#### Invention

Écrivez le blason métaphorique d'une autre partie du visage (poème en vers ou en prose).

➤ Fiche 11 Comprendre un sujet d'écriture d'invention

#### Oral (analyse)

Préparez la lecture analytique du texte en répondant à la question suivante : Qu'est-ce qui fait la force et la beauté de ce poème surréaliste ?

➤ Fiche 16 Réussir l'épreuve orale du baccalauréat

## Notre vie

Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie  
Aurore d'une ville un beau matin de mai  
Sur laquelle la terre a refermé son poing  
Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires  
Et la mort entre en moi comme dans un moulin

Notre vie disais-tu si contente de vivre  
Et de donner la vie à ce que nous aimions  
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps  
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue  
La mort visible boit et mange à mes dépens

Morte visible Nusch invisible et plus dure  
Que la faim et la soif à mon corps épuisé  
Masque de neige sur la terre et sous la terre  
Source des larmes dans la nuit masque d'aveugle  
Mon passé se dissout je fais place au silence.

*Paul Eluard, Le Temps déborde (1947)*

## Louis Aragon, *Aurélien* (1944) – incipit

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

*Je demeurai longtemps errant dans Césarée...*

En général, les vers, lui... Mais celui-ci lui revenait et revenait. Pourquoi ? C'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice... l'autre, la vraie... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous mandat. Assez moricaude, même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou pour une femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... *Je demeurai longtemps ...* je deviens gâteux. Impossible de se souvenir : comment s'appelait-il, le type qui disait ça, une espèce de grand bougre ravagé, mélancolique, flemmard, avec des yeux de charbon, la malaria... qui avait attendu pour se déclarer que Bérénice fût sur le point de se mettre en ménage, à Rome, avec un bellâtre potelé, ayant l'air d'un marchand de tissus qui fait l'article, à la manière dont il portait la toge. Tite. Sans rire. Tite.

*Je demeurai longtemps errant dans Césarée...*

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière les colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur.

**Raymond QUENEAU**  
***L'instant fatal* (1948)**

Si tu t'imagines  
 si tu t'imagines  
 fillette fillette  
 si tu t'imagines  
 xa va xa va xa  
 va durer toujours  
 la saison des za  
 la saison des za  
 saison des amours  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures

Si tu crois petite  
 si tu crois ah ah  
 que ton teint de rose  
 ta taille de guêpe  
 tes mignons biceps  
 tes ongles d'émail  
 ta cuisse de nymphe  
 et ton pied léger  
 si tu crois petite  
 xa va xa va xa va  
 va durer toujours  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures  
 les beaux jours s'en vont  
 les beaux jours de fête  
 soleils et planètes  
 tourment tous en rond  
 mais toi ma petite  
 tu marches tout droit  
 vers que tu vois pas  
 très sournois s'approchent  
 la ride véloce  
 la pesante graisse  
 le menton triplé  
 le muscle avachi  
 allons cueille cueille  
 les roses les roses  
 roses de la vie  
 et que leurs pétales  
 soient la mer étale  
 de tous les bonheurs  
 allons cueille cueille  
 si tu le fais pas  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures.

## Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté

J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux

Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,

Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné

Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche

Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est

Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur

Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l' Aimée

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali

Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel

Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

*Léopold Sédar Senghor, Chants d'ombre*



## PROFIL LITTÉRAIRE

On a souvent défini l'œuvre de Tahar Ben Jelloun comme la plus "européanisée" parmi celles des auteurs francophones du Maghreb ; en réalité, Ben Jelloun fait de ce statut de passeur de cultures une revendication à la fois humaine, intellectuelle et poétique, dont le bilinguisme est pour lui l'incarnation la plus pure. C'est pourquoi, alors qu'il est installé en France depuis le début des années soixante-dix, il s'attache à donner voix, dans ses œuvres, aux êtres qui dans son pays d'origine n'ont pas le droit à la parole. Depuis ses premières études en psychiatrie jusqu'à sa dernière œuvre autobiographique, en passant par ses recueils de poèmes et ses romans, ce sont toujours les plus vulnérables, les plus fragiles qu'il place au centre de sa réflexion ou de son chant.

Les blessures qu'il explore peuvent être de toutes sortes : le désespoir de l'exil chez les travailleurs immigrés, le poids d'une société injuste sur le destin des femmes marocaines, le désarroi d'enfants livrés à eux-mêmes face à la violence du monde des adultes. La manifestation de ces différentes douleurs de vivre est, le plus souvent, le silence des personnages ; le narrateur va alors faire émerger pour eux un langage nouveau, celui de l'interdit et du refoulé, une parole niée par la société et qui constitue pour ces êtres

une possibilité de salut. La figure la plus emblématique du processus "thérapeutique", au sens plein du terme, de la mise en mots, est sûrement celle d'Ahmed-Zahra, l'« enfant de sable », héroïne des deux romans les plus célèbres de Ben Jelloun, qui grâce à la lente émergence de la parole va pouvoir se libérer de la prison dans laquelle l'avait enfermée la parole de son père, faisant d'elle, à sa naissance, un garçon aux yeux du monde.

Par ce rapport particulier à la voix, Ben Jelloun se reconnaît dans la figure traditionnelle du conteur, encore présente dans la culture populaire marocaine : le propre de ce personnage étant justement de conjuguer une parole personnelle et une parole sociale, de pouvoir se faire le porte-voix d'autrui, donnant corps aux rêves et aux aspirations de ceux qui l'écoutent.

L'écrivain Ben Jelloun choisit donc une langue proche de cette origine populaire revendiquée, souvent poétique certes, mais toujours simple, privilégiant les images frappantes et usant de toutes les ressources de l'émotion. Il construit ainsi une œuvre dont la visée pédagogique est toujours présente, parfois de façon tout à fait explicite comme dans le célèbre petit ouvrage *Le Racisme expliqué à ma fille*.

RECHERCHE "Tahar Ben Jelloun" DANS <http://www.langedizioni.com/citedeslettres/>

### L'ENFANT DE SABLE

Dans ce roman publié en 1985, Ben Jelloun s'inspire d'un fait divers authentique pour raconter, sous forme de conte, l'histoire d'une enfant que son père décide de faire passer pour un garçon et qu'il élève comme tel. *La Nuit sacrée*, publié deux ans plus tard, donnera la parole à cette « enfant de sable », déchirée par la négation absurde de son identité de femme, que seule la mort du père pourra libérer.

## La naissance

*Dans une famille où sont déjà nées sept filles, le père décide que sa femme, enceinte, donnera cette fois naissance à un garçon, quel que soit son sexe réel. Il planifie tous les détails de ce changement d'identité, dont sa fierté d'homme et de chef de famille a tant besoin. Le jour de la naissance arrive enfin...*

Toute la famille fut convoquée et réunie dans la maison du Hadj<sup>1</sup> dès le mercredi soir. La tante Aïcha s'activait comme une folle. Les deux frères, avec femmes et enfants, étaient arrivés, inquiets et impatients. Les cousins proches et lointains furent aussi invités. Lalla Radhia<sup>2</sup> s'était enfermée avec l'épouse du Hadj. Personne n'avait le droit de la déranger. Des femmes noires préparaient le dîner dans la cuisine. Vers minuit on entendit des gémissements : c'étaient les premiers douleurs. De vieilles femmes en appelaient au<sup>3</sup> Prophète Mohammed. Le Hadj faisait les cent pas<sup>4</sup> dans la rue. Ses frères tenaient un conseil de guerre. Ils se parlaient à voix basse dans un coin du salon. Les enfants dormaient là où ils avaient mangé. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les cris de douleur. Lalla Radhia ne disait rien. Elle chauffait des bassines d'eau et étalait les langes<sup>5</sup>. Tout le monde dormait sauf le Hadj, la sage femme et les deux frères. À l'aube, on entendit l'appel de la prière. Quelques silhouettes se levèrent, tels des somnambules, et prièrent. La femme hurlait à présent. Le jour se leva sur la maison où tout était dans un grand désordre. Les cuisinières noires rangèrent<sup>6</sup> un peu et préparèrent la soupe du petit déjeuner, la soupe de la naissance et du baptême. Les frères durent partir à leur travail. Les enfants se considérèrent en vacances et restèrent jouer à l'entrée de la maison. Vers dix heures du matin, le matin de ce jeudi historique, alors que tout le monde était 20 ressemblé derrière les pièces de l'accouchement<sup>7</sup>, Lalla Radhia trouva la

1. Hadj Ahmed, il padre di famiglia
2. la vecchia levatrice il cui silenzio è stato già pagato dal padre
3. invocavano
4. camminava avanti e indietro
5. stendeva le fasce
6. riordinarono
7. parto

n. 23

porte et poussa un cri où la joie se mêlait aux you-you<sup>8</sup>, puis répéta jusqu'à s'essouffler<sup>9</sup> : c'est un homme, un homme, un homme... Hadj arriva au milieu de ce rassemblement comme un prince. Les enfants lui baisèrent la main. Les femmes l'accueillirent par des you-you stridents, entrecoupés par des éloges et 25 des prières du genre : Que Dieu le garde... Le soleil est arrivé... C'est la fin des ténèbres... Dieu est grand... Dieu est avec toi...

Il pénétra dans la chambre, ferma la porte à clé, et demanda à Lalla Radhia d'ôter<sup>10</sup> les 30 langes du nouveau-né. C'était évidemment une fille. Sa femme s'était voilé le visage pour pleurer. Il tenait le bébé dans son bras gauche et de sa main droite il tira violemment sur le voile et dit à sa femme : « Pourquoi ces 35 larmes ? J'espère que tu pleures de joie ! Regarde, regarde bien, c'est un garçon ! Plus besoin de te cacher le visage. Tu dois être fière... Tu viens après quinze ans de mariage de me donner un enfant, 40 c'est un garçon, c'est mon premier enfant, regarde comme il est beau ! Touche ses petits testicules, touche son pénis, c'est déjà un homme ! »



Petite fille marocaine en robe traditionnelle, photographie en couleurs.

8. grida tradizionali che accompagnano un evento speciale  
9. perdere il fiato  
10. togliere

## ANALYSE DU TEXTE

- 1 Lis l'ensemble du texte et identifie les différentes étapes qui le composent : quels détails soulignent l'importance de ce genre d'événements dans le contexte de la société marocaine ?
- 2 Pourquoi, selon toi, le narrateur parle-t-il de « conseil de guerre » à propos des deux frères ?
- 3 Que révèlent les phrases prononcées par les femmes lignes 25-26 (« Le soleil est arrivé », « C'est la fin des ténèbres ») à propos de la place, du rôle et de la vision de la femme dans la société marocaine ?
- 4 Quel portrait du Hadj, le père de l'enfant, se dégage de cet extrait ? Appuie ta réponse sur des passages précis.
- 5 Relis le dernier paragraphe et explique en quoi les attitudes du père et de la mère s'opposent. Quels mots

### LE BLASON

Ayant avecque lui toujours fait bon ménage,  
J'eusse aimé célébrer, sans être inconvenant,  
Tendre corps féminin, ton plus bel apanage,  
Que tous ceux qui l'ont vu disent hallucinant.

C'eût été mon ultime chant, mon chant du cygne  
Mon dernier billet doux, mon message d'adieu.  
Or, malheureusement, les mots qui le désignent  
Le disputent à l'exécrable, à l'odieux.

C'est la grande pitié de la langue française,  
C'est son talon d'Achille et c'est son déshonneur,  
De n'offrir que des mots entachés de bassesse  
À cet incomparable instrument de bonheur.

Alors que tant de fleurs ont des noms poétiques,  
Tendre corps féminin, c'est fort malencontreux  
Que ta fleur la plus douce et la plus érotique  
Et la plus enivrante en ait un si scabreux.

Mais le pire de tous est un petit vocable  
De trois lettres, pas plus, familier, coutumier,  
Il est inexplicable, il est irrévocable,  
Honte à celui-là qui l'employa le premier.

Honte à celui-là qui, par dépit, par gageure,  
Dota du même terme, en son fiel venimeux,  
Ce grand ami de l'homme et la cinglante injure,  
Celui-là, c'est probable, en était un fameux.

Misogyne à coup sûr, asexué sans doute,  
Au charme de Vénus absolument rétif,  
Était ce bougre qui, toute honte bu', toute,  
Fit ce rapprochement, d'ailleurs intempestif.

La malepeste soit de cette homonymie!  
C'est injuste, madame, et c'est désobligeant  
Que ce morceau de roi de votre anatomie  
Porte le même nom qu'une foule de gens.

Fasse le ciel qu'un jour, dans un trait de génie,  
Un poète inspiré, que Pégase soutient,  
Donne, effaçant d'un coup des siècles d'avanie,  
À cette vrai' merveille un joli nom chrétien.

En attendant, madame, il semblerait dommage,  
Et vos admirateurs en seraient tous peïnés,  
D'aller perdre de vu' que, pour lui rendre hommage,  
Il est d'autres moyens et que je les connais,

Et que je les connais.

**Georges Brassens**

(figure sur l'album *Mourir pour des idées* 1960-62)



## Georges Brassens, le troubadour

### PROFIL ARTISTIQUE

Georges Brassens naît en 1921 à Sète, au bord de la Méditerranée. Il gardera de son enfance ensoleillée le goût des bains de mer, de l'école buissonnière et surtout des grandes équipées avec les copains. Il n'aime pas beaucoup l'école, mais c'est pourtant grâce à un de ses professeurs au collège qu'il découvre la poésie. Lorsqu'il s'installe à Paris en 1940, puis durant les deux ans qu'il passe en Allemagne pour le STO (Service du travail obligatoire), il ne cesse d'écrire des vers et de dévorer les poètes français, connus et moins connus : François Villon, Hugo, Verlaine, Tristan Corbière... Il publie ses premiers recueils, à compte d'auteur, en 1942. En parallèle, il a depuis toujours une passion pour la musique : autodidacte dans le domaine, il a appris à jouer du piano et a l'habitude de mettre ses vers en musique. À la fin de la guerre, il choisit la carrière de chanteur un peu par hasard : ayant abandonné le piano pour la guitare, sur le conseil d'un ami, il se produit dans quelques cabarets ; mais il a le trac, il n'est pas à l'aise sur scène. Il souhaiterait bien plus écrire des chansons pour d'autres. Sauf qu'il enthousiasme des vedettes de l'époque et

qu'il a bientôt un petit public de fidèles : en 1952 il signe son premier contrat avec une jeune marque de la maison Philips, Polydor, à laquelle il restera fidèle toute sa vie. Le succès ne se démentira pas jusqu'à sa mort, en 1981.

Dès les années cinquante, la personnalité de Brassens a acquis ses traits définitifs : la pipe et les moustaches pour l'apparence, l'anarchisme comme conviction profonde, en tant que refus de toutes les compromissions et mépris total du confort, de l'argent et de la considération. Dans ses chansons, il mêle une parole libre, souvent provocatrice, et une métrique scrupuleuse, une inspiration ancienne (Villon est un de ses grands modèles) et les modernités de l'argot. Pour lui, la chanson n'est pas une expression poétique mineure : il considère que cet art demande un équilibre parfait entre le texte et la musique. Placer le bon mot sur la bonne note est un travail de longue haleine, et Brassens réécrit constamment ses textes, dans la lignée d'un Paul Valéry, auquel il fera explicitement référence dans sa célèbre chanson *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète*.

### JE ME SUIS FAIT TOUT PETIT

Première chanson de l'album du même nom, édité en 1956, ce morceau est révélateur du talent particulier de Brassens : le thème de la soumission amoureuse à la femme, hérité de la poésie courtoise, y est renouvelé par une langue vivante et imagée, à la fois populaire et recherchée.

1. striscio
2. cerco di compiacerla
3. manina (fam.)
4. denti da latte (fam.)
5. bambola

## Je me suis fait tout petit

*C'est en 1947 que Brassens a rencontré Joha Heinman, une jeune femme d'origine estonienne qu'il surnomme affectueusement Püppchen, « poupée » en allemand. Bien qu'ils ne se soient jamais mariés et qu'ils n'aient pas même cohabité, ils seront fidèles l'un à l'autre jusqu'à la mort du chanteur. Ils sont enterrés ensemble au cimetière de Sète.*

Je n'avait jamais ôté mon chapeau  
Devant personne  
Maintenant je rampe<sup>1</sup> et je fait le beau<sup>2</sup>  
Quand elle me sonne  
5 J'étais chien méchant elle me fait manger  
Dans sa menotte<sup>3</sup>  
J'avais des dents de loup, je les ai changées  
Pour des quenottes<sup>4</sup>!

Je me suis fait tout petit devant une poupée<sup>5</sup>  
10 Qui ferme les yeux quand on la couche  
Je me suis fait tout petit devant une poupée  
Qui fait Maman quand on la touche.

6. ero una pellaccia dura  
(fig.)  
7. furbastra (fig.)  
8. completamente cotto  
9. rigo dritto (fig.)  
10. pervinca

J'étais dur à cuire<sup>6</sup> elle m'a converti  
La fine mouche<sup>7</sup>  
15 Et je suis tombé tout chaud, tout rôti<sup>8</sup>  
Contre sa bouche  
Qui a des dents de lait quand elle sourit  
Quand elle chante  
Et des dents de loup, quand elle est furie  
20 Qu'elle est méchante.

Je subis sa loi, je file tout doux<sup>9</sup>  
Sous son empire  
Bien qu'elle soit jalouse au-delà de tout  
Et même pire  
25 Une jolie pervenche<sup>10</sup> qui m'avait paru  
Plus jolie qu'elle  
Une jolie pervenche un jour en mourut  
À coup d'ombrelle. [...]



*Marpessa*, Photographie de Ferdinando Scianna, Acitrezza, 1987.

## ANALYSE DU TEXTE

- 1 Dans les deux premières strophes de la chanson, le poète compare le passé et le présent : relève à travers quels procédés (adverbes, termes opposés...). Quelle transformation a-t-il subi ?
- 2 Montre à travers quelles images le poète souligne le pouvoir de la femme aimée. Sur quel ton traite-t-il le thème de la toute puissance féminine ?
- 3 Observe maintenant le refrain : en quoi consiste ici le travail de modernisation de l'image traditionnelle ? Comment le lecteur / auditeur peut-il interpréter cette figure de femme-poupée ?



## Bénabar, éternel ado

### ■ PROFIL ARTISTIQUE

Bénabar, de son vrai nom Bruno Nicolini, est né à Thiais, dans la banlieue parisienne, en 1969. Il travaille quelques temps dans le cinéma et comme scénariste pour des séries télévisées, d'autant que le premier album de "Benabar et associés", *La Petite monnaie*, sorti en 1997, n'arrive pas à dépasser les limites d'un cercle très confidentiel de fidèles de la première heure. C'est en 2001 avec l'album *Bénabar*, que l'on commence à entendre à la radio, qu'il conquiert un public plus vaste. Les deux albums suivants (*Les Risques du métier* et *Reprises des négociations*) rencontrent un succès grandissant et le chanteur reçoit de nombreuses récompenses, en particulier lors des Victoires de la musique 2007. Il est aujourd'hui un des jeunes chanteurs français les plus prometteurs.

Ce qui intéresse Bénabar, depuis ses tout premiers textes, est de saisir dans ses chansons des "instantanées" de vie

quotidienne, en juxtaposant les points de vue, les visions du monde, voire même les voix. On entend ainsi parler, dans ses textes, l'adolescente en conflit avec ses parents, le petit garçon qui apprend à faire du vélo, le jeune homme qui passe difficilement le cap des trente ans, l'épicier arabe victime du racisme ordinaire...

L'humour domine ces textes brefs, toujours drôles, parfois cyniques ou tendres. Sur des rythmes de jazz, défilent ainsi les copains, les amours, les grandes étapes de l'existence... le motif obsédant de l'imaginaire poétique de Bénabar étant sans doute le tournant, si difficile à négocier, entre le monde de l'enfance / adolescence et celui d'un âge adulte à la fois désiré et craint : certaines de ses chansons les plus justes, comme « Y'a une fille qu'habite chez moi » ou « Monospace », déclinent ce thème avec originalité et brio.

## Y'a une fille qu'habite chez moi

Extraite de l'album Bénabar, cette chanson a été l'un des premiers tubes du jeune chanteur.

Plusieurs indices m'ont mis la puce à l'oreille<sup>1</sup>  
J'ouvre l'œil  
J'vais faire une enquête pour en avoir le cœur net  
Ca m'inquiète

5 Y'a des détails qui trompent pas  
Les draps<sup>2</sup>, la couette<sup>3</sup> et la taie d'oreiller<sup>4</sup>  
Sont plus dépareillés<sup>5</sup>  
À côté de mes fringues en boule<sup>6</sup>  
Y'a des vêtements pliés et repassés<sup>7</sup>

10 Y'a des détails qui trompent pas  
J'crois qu'y a une fille qu'habite chez moi !  
Deux brosses à dent dans la salle de bain  
Du savon sans savon et le sèche-cheveux  
C'est certainement pas le mien  
[...]

15 Dans la cuisine des sachets de thé  
De verveine de camomille

1. la pulce nell'orecchio
2. lenzuola
3. copripiumino
4. federa
5. spaiati
6. vestiti ammicchiati (fam.)
7. stirati

## 11. La chanson poétique

n.25

- 8. di nascosto
- 9. pulizie di casa
- 10. tenda
- 11. inchiodato
- 12. sporgo querela (iron.)
- 13. morsa
- 14. seduta a gambe incrociate
- 15. smettita di dire sciocchezze
- 16. affitto

[...]  
Y'a des détails qui trompent pas  
Quelqu'un en traître<sup>8</sup> a fait la vaisselle  
Où sont mes habitudes, mon ménage<sup>9</sup> trimestriel?  
20 J'ouvre le frigo, horreur c'est d'la folie!  
Y'a plein de légumes!  
Y'a même des fruits!  
[...]  
Y'a une fille qu'habite chez moi !  
Y'a des détails qui trompent pas  
25 Y'a un vrai rideau<sup>10</sup>, y'a plus un drap cloué<sup>11</sup> sur la fenêtre !  
Qu'est ce que c'est que ça, mon Dieu, mais c'est une plante verte!  
L'aspirateur est encore chaud  
C'est trop je porte plainte<sup>12</sup> !  
Je vais l'emmener au labo  
30 Pour vérifier les empreintes  
On dirait que je suis plus célibataire  
La coupable je la tiens  
Elle est devant moi, l'étai<sup>13</sup> se resserre  
Accrochée au téléphone, assise en tailleur<sup>14</sup>  
35 Dans une jolie robe à fleur  
Une fille me dit « Arrête ton cinéma<sup>15</sup>  
Et le loyer<sup>16</sup> je le paye autant que toi! »



Bénabar pendant un concert.

ANALYSE DU TEXTE

- 1 Relève dans le texte toutes les marques de la langue orale : quel est l'effet créé par ce procédé ?
- 2 Observe la construction de la chanson : quels éléments contribuent à lui donner l'allure d'une enquête policière ? Quel est alors l'effet de la chute ?
- 3 Quels sont les "indices" de la présence féminine dans l'appartement ? Quels stéréotypes sur le comportement des filles et des garçons sont repris ici ?

## Erano i capei d'oro a l'aura sparsi

(CANZONIERE, 90)

La bellezza di Laura sfiorisce con gli anni, ma non per questo il poeta può cessare di amarla e di contemplarla nel ricordo di come gli apparve la prima volta. Il sonetto descrive l'apparizione della donna, come

l'abbiamo ammirata nella poesia stilnovistica, ma qui Laura è una figura più terrena e tutta la lirica sembra ricevere luce dalla luminosità dei suoi capelli d'oro e dai colori splendidi e indefiniti del suo volto giovane.

### CONTENUTI

- L'amore oltre il tempo per Laura
- La caducità della bellezza fisica

### ELEMENTI DI PENSIERO E DI POETICA

- La donna concepita come creatura terrena, soggetta alle leggi di natura
- L'uso del *senhal*

**METRICA:** SONETTO A RIME INCROCIATE nelle quartine (ABBA, ABBA) e a RIME INVERTITE nelle terzine (CDE, DCE).

Erano i capei d'oro a l'aura sparsi<sup>1</sup>,  
che 'n mille dolci nodi gli avolgea<sup>2</sup>,  
e 'l vago lume oltra misura ardea<sup>3</sup>  
di quei begli occhi, ch'or ne son sì scarsi<sup>3</sup>;

5 e 'l viso di pietosi color' farsi,  
non so se vero o falso, mi pareva<sup>4</sup>:  
i' che l'èscamorosa al petto avea,  
qual meraviglia se di sùbito arsi<sup>5</sup>?

10 Non era l'andar<sup>6</sup> suo cosa mortale,  
ma d'angelica forma; et le parole  
sonavan altro, che pur voce humana<sup>7</sup>.

Uno spirto celeste<sup>8</sup>, un vivo sole  
fu quel ch'invidi: et se non fosse or tale,  
piagha per allentar d'arco non sana<sup>9</sup>.

da *Canzoniere*, cit.



1. **Erano... sparsi:** nonostante il tempo che è passato, resta vivida l'impressione suscitata dalla vista di quei capelli biondi sciolti («sparsi») al vento; «l'aura» è un *SENHAL*, derivato dall'amor cortese, cioè un nome fittizio (ma in questo caso apertamente simile all'originale) che Petrarca usa per alludere al nome della donna amata.

2. **gli avolgea:** li intrecciava; il soggetto della frase relativa è «l'aura» e può essere inteso sia come il vento sia come la donna.

3. **e 'l vago... scarsi:** e la lumino-

sità («lume») leggiadra («vago») di quei begli occhi, che ora ne sono privi («scarsi», perché l'hanno perduta con l'età), brillava («ardea») in modo straordinario.

4. **e 'l viso... pareva:** e il volto sembrava esprimere sentimenti di affetto per me («di pietosi color farsi»), ma non so se fosse o meno una mia illusione («se vero o falso»).

5. **i' che... arsi?:** non c'è da stupirsi («qual meraviglia») se il poeta, nel cui animo già c'era la disposizione («èscamorosa», nel senso di materia infiammabile per alimentare

il fuoco) ad amare, arse d'amore così rapidamente («di sùbito»).

6. **l'andar:** l'andatura, il portamento.

7. **et le parole... humana:** le parole avevano un suono diverso da quello di una voce umana. L'esaltazione della donna amata, a cui Petrarca attribuisce «angelica forma», è un elemento tipico della poesia stilnovistica.

8. **Uno spirto celeste:** uno spirito divino, una creatura angelica.

9. **et se... sana:** anche se ora Laura non risplendesse più della fresca bellezza dell'età giovanile

Il ritratto di Laura in un codice fiorentino quattrocentesco contenente *Canzoniere* e i *Trionfi* di Petrarca, Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana.

(«se non fosse or tale»), non per questo la piaga da lei aperta nel mio cuore potrebbe considerarsi sanata, allo stesso modo in cui una ferita («piagha») non guarisce («non sana») perché l'arco (da cui partì la freccia), non ha più la corda tesa («per allentar d'arco»).



## DOCUMENTO 1

[XXVI]

Tanto gentile e tanto onesta pare  
 la donna mia quand'elle altrui saluta,  
 ch'ogne lingua deven tremando muta  
 e li occhi no l'ardiscon di guardare.

Ella si va, sentendosi laudare,  
 benignamente d'umiltà vestuta;  
 e par che sia una cosa venuta  
 da cielo in terra a miracol mostrare.

Mostrasi sì piacente a chi la mira,  
 che dà per li occhi una dolcezza al core,  
 che 'ntender no la può chi no la prova;

e par che de la sua labbia si mova  
 un spirito soave pien d'amore,  
 che va dicendo a l'anima : Sospira.

Dante Alighieri, *Vita nova*, 1293-1295

## DOCUMENTO 2

Era alta, magra, aveva soltanto un seno fermo e vigoroso da bruna – e pure non era più giovane – era pallida come se avesse sempre addosso la malaria, e su quel pallore due occhi grandi così, e delle labbra fresche e rosse, che vi mangiavano.

Al villaggio la chiamavano *la Lupa* perché non era sazia giammai – di nulla. Le donne si facevano la croce quando la vedevano passare, sola come una cagnaccia, con quell'andare randagio e sospettoso della lupa affamata; ella si spolpava i loro figliuoli e i loro mariti in un batter d'occhio, con le sue labbra rosse, e se li tirava dietro alla gonnella solamente a guardarli con quegli occhi da satanasso, fossero stati davanti all'altare di Santa Agrippina. Per fortuna *la Lupa* non veniva mai in chiesa, né a Pasqua, né a Natale, né per ascoltar messa, né per confessarsi. – Padre Angiolino di Santa Maria di Gesù, un vero servo di Dio, aveva persa l'anima per lei.

Maricchia, poveretta, buona e brava ragazza, piangeva di nascosto, perché era figlia della *Lupa*, e nessuno l'avrebbe tolta in moglie, sebbene ci avesse la sua bella roba nel cassettoni, e la sua buona terra al sole, come ogni altra ragazza del villaggio.

Giovanni Verga, « La lupa » in *Vita dei campi*, 1880

Poco era l'un da l'altro differente e di fiorita etade<sup>6</sup> e di bellezza: sola di tutti Alcina era più bella, sì come è bello il sol più d'ogni stella.

Di persona era tanto ben formata, quanto me' finger san pittori industri<sup>7</sup>; con bionda chioma lunga et annodata: oro non è che più risplenda e lustri<sup>8</sup>. Spargeasi per la guancia delicata misto color di rose e di ligustri<sup>9</sup>; di terso avorio era la fronte lieta, che lo spazio finia con giusta meta<sup>10</sup>.

Sotto due negri e sottilissimi archi<sup>11</sup> son duo negri occhi, anzi duo chiari soli, pietosi a riguardare, a mover parchi<sup>12</sup>, intorno cui par ch'Amor scherzi e voli, e ch'indi tutta la faretra scarchi, e che visibilmente i cori involti<sup>13</sup>; quindi il naso per mezzo il viso scende, che non truova l'invidia ove l'emende<sup>14</sup>.

Sotto quel<sup>15</sup> sta, quasi fra due vallette<sup>16</sup>, la bocca sparsa di natio cinabro<sup>17</sup>; quivi due filze son di perle elette<sup>18</sup>, che chiude et apre un bello e dolce labro: quindi escon le cortesi parolette da render molle ogni cor rozzo e scabro<sup>19</sup>; quivi<sup>20</sup> si forma quel suave riso, ch'apre a sua posta<sup>21</sup> in terra il paradiso.

Bianca nivea è il bel collo, e 'l petto latte; il collo è tondo, il petto colmo e largo: due pome acerbe, e pur d'avorio fatte, vengono e van come onda al primo margo, quando piacevole aura il mar combatte<sup>22</sup>.

6. di fiorita etade: per l'età giovanile («fiorita»);  
7. Di persona... industri: il suo corpo («personata») era così ben proporzionato («formato») come meglio («me») sanno ritrarre («finger») i pittori più abili («industri»), è un JANUSIO;  
8. lustri: lucidissimi; la guancia delicata era soffusa («Spargeasi») di un colorito misto di rose e di bianco («di ligustri»);  
9. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio

10. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
11. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
12. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
13. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
14. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
15. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
16. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
17. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
18. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
19. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
20. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
21. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio  
22. di terso... meta: la fronte serena era (bianca) come l'avorio perfettamente lucido («terso») ed esauriva lo spazio («lo spazio

19. da render... scabro: capaci di interiere («render molle») ogni cuore rozzo e ruvido («rozzo e scabro»; si tratta di una omologia);  
20. quivi: qui (nella bocca);  
21. a sua posta: a suo piacere;  
22. due pome... combatte: due frutti («pomes») non troppo grandi (perché «acerbi») ma duri come l'avorio ondeggiano come l'acqua sul margine della spiaggia («margo»), quando un leggero venticello («aura») soffia («combatte») sul mare. Ariosto sta parlando del seno di Alcina.

Non potrà l'altre parti veder. Argo<sup>23</sup>: ben si può giudicar che corrisponde a quel ch'appar di fuor quel che s'asconde<sup>24</sup>.

15. Mostran le braccia sua misura giusta; e la candida man spesso si vede lunghetta alquanto e di larghezza angusta<sup>25</sup>, dove né nodo appar, né vena escede<sup>26</sup>. Si vede al fin de la persona angusta<sup>27</sup> il breve<sup>28</sup>, asciutto e ritondetto piede. Gli angelici sembianti<sup>29</sup> nati in cielo non si pomno<sup>30</sup> celar sotto alcun velo.

16. Avea in ogni sua parte un laccio teso<sup>31</sup>, o parli o rida o canti o passo muova; né meraviglia è se Ruggier n'è preso, poi che tanto benigna se la truova<sup>32</sup>. Quel che di lei già avea dal mirto<sup>33</sup> inteso, com'è perfida e ria<sup>34</sup>, poco gli giova; ch'inganno o tradimento non gli è aviso<sup>35</sup> che possa star con sì soave riso.

17. Anzi pur creder vuol che da costei fosse converso<sup>36</sup> Astolfo in su l'arena<sup>37</sup> per li suoi portamenti ingrati e rei<sup>38</sup>, e sia degno di questa e di più pena: e tutto quel ch'udito avea di lei, stima esser falso; e che vendetta mena, e mena astio et invidia quel dolente a lei bismare<sup>39</sup>, e che del tutto mente.

18. La bella donna che cotanto amava<sup>40</sup>, novellamente<sup>41</sup> gli è dal cor partita; che per incanto Alcina gli lo lava<sup>42</sup> d'ogni antica amorosa sua ferita; e in quello essa riman sola sculpita; si che scusar il buon Ruggier si deve, se si mostrò quivi inconstante e lieve<sup>43</sup>.

da Orlando furioso, cit.

23. Non... Argo: nemmeno Argo (mitologico mostro dai cento occhi) potrebbe vedere le altre parti del corpo (cioè quelle coperte dal vestito);  
24. quel che s'asconde: ciò che si nasconde (sotto le vesti);  
25. larghezza angusta: larghezza stretta; è un ossimoro;  
26. escede: sporge («eccede»);  
27. angusta: splendida;  
28. breve: piccolo;  
29. Gli angelici sembianti: le forme angeliche;  
30. non si pomno: non si possono;  
31. Avea... laccio teso: aveva in ogni parte del suo corpo un laccio pronto (per catturare con la sua bellezza gli uomini);  
32. portamenti ingrati e rei: comportamenti spiacevoli e malivagi;  
33. dal mirto: da Astolfo trasformato, che il desiderio di vendetta, l'astio e la vendetta... bismare: e che del tutto mente;  
34. perfida e ria: perfida e cattiva;  
35. aviso: avviso; non gli pare possibile;  
36. converso: trasformato;  
37. in su l'arena: sulla spiaggia;  
38. portamenti ingrati e rei: comportamenti spiacevoli e malivagi;  
39. a lei bismare... bismare: e che del tutto mente;  
40. La bella... amava: amava;  
41. novellamente: subito;  
42. gli lo lava: gli pulisce («lova»);  
43. lo gravò lo riempie, opolo: lo riempie;  
44. lieve: leggero.



**DOCUMENTO 5**

**Modigliani** *La femme à la cravate*

